

Grand prix

Une belle propriété à l'ouest du massif de la Saint-Baume, dans le sud-est de la France. La chaleur de l'été, l'odeur de pins et le chant des cigales. Henri-Gérard, 74 ans, et Michèle son épouse de bientôt 70 ans, nous accueillent chez eux, dans une ambiance d'hacienda mexicaine, et nous invitent dans la fraîcheur de leur salon.

Une belle énergie se dégage de ce couple. Lui, a l'accent prononcé, ça chante le soleil et le Pagnol. Sabrina et moi sentons d'emblée en Henri-Gérard un homme habitué à prendre les choses en mains.

Leur fille unique, Julie, est décédée en octobre 2002 d'un accident de la route à l'âge de 19 ans. Mais pour Henri-Gérard et son épouse, elle est présente à chaque seconde. Et ce n'est pas une métaphore.

— Ça s'est passé pas loin d'ici. C'est mon épouse qui s'est occupé de tout. L'accident n'aurait jamais dû arriver : ma fille était pilote. Mais vous savez, moi, je me suis dit : « C'est arrivé, je ne veux rien savoir. Si c'est quelqu'un qui lui a coupé la route, je ne veux pas savoir ».

— Pourquoi ?

— C'est arrivé, on ne peut rien y changer.

— Oui...

— Et aussi sans doute pour ne pas aggraver ma souffrance. Évidemment, si j'avais eu connaissance de la responsabilité d'un tiers, je ne sais pas ce qui se serait passé. J'aurais sans doute fait

des choses qui ne m'auraient probablement pas permis de devenir la personne que je suis aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Pour commencer, je voudrais vous dire une chose. Pendant deux ans, j'étais out. J'avais perdu ma fille, donc il n'y avait plus de vie. C'est atroce ce que j'ai vécu. Je me suis éteint. À devenir fou, quoi. Alors c'était alcool, cachets... Je n'étais pas conscient à ce moment-là, je ne pouvais pas tenir. Julie, je croyais l'avoir perdue. Mais en fait, Michèle, elle est avec Julie en permanence. Depuis 24 ans, elle vit avec Julie.

— Expliquez-nous.

Michèle prend la parole.

— Je lui pose des questions. Pas à haute voix, mais je lui parle toute la journée, et je fais des choses selon ce qu'elle me dit. Comme si elle était avec moi.

— Vous entendez ses réponses ?

— Oui.

— Ce sont des phrases, ou des pensées qui vous viennent ?

— Des pensées.

— Depuis quand cela dure-t-il ?

— Depuis le moment de son départ. Je l'ai même vu, elle m'est apparue.

— Racontez-nous.

— C'était quelques jours après ses funérailles. Elle s'est matérialisée dans le coin de notre chambre...

— Vous dormiez Henri-Gérard ? Lui demandons-nous.

C'est Michèle qui répond.

— Oui, il dormait.

— Quelle heure était-il ?

— Il devait être deux heures du matin. J'étais assise dans mon lit, je ne dormais pas, et dans le coin de la chambre face à nous, est arrivé un gros nuage de fumée, et elle s'est matérialisée.

— Mais, il faisait noir, non ?

— Très noir.

— Alors comment avez-vous pu la voir ?

— Comment dire ? C'était tout clair... comme un nuage blanc. Et Julie s'est formée dans ce nuage, elle est apparue.

Je suis assez troublé. J'en expliquerais les raisons à Sabrina à l'issue de ce rendez-vous, car je ne veux pas interrompre Michèle, mais la maman de Julie est en train de décrire exactement la même expérience que celle qu'a vécue une autre maman que j'avais rencontré il y a des années, Héroïse, dont le fils Arthur, avait été tué au cours des attentats du 13 novembre 2015 à Paris. Lorsque j'avais fait sa connaissance, Héroïse m'avait décrit une *matérialisation* identique à celle qu'évoque Michèle aujourd'hui.³⁸ Héroïse était allongée dans son lit, la chambre plongée dans l'obscurité, quand elle a vu apparaître ce qu'elle me décrivait comme des volutes blanches au plafond, une sorte de petit nuage dans lequel elle a aperçu une lumière, puis des visages, et celui de son fils. Héroïse était parfaitement réveillée et consciente. Elle m'avait dit avoir été stupéfaite par cette expérience impossible, et pourtant si indiscutablement réelle. Elle voyait les yeux de son fils, son visage, c'était lui.

Avant les funérailles, son plus grand regret avait été de ne pas avoir pu prendre son fils dans les bras, et cette nuit-là, elle a pu le faire. Le toucher. Elle m'avait confié avoir éprouvé une sensation vraiment bizarre, parce qu'elle avait senti *quelque chose* en posant ses mains dans celle de l'apparition de son fils, un poids, une résistance. Cette nuit-là, Héroïse touchait quelque chose... et c'est peut-être cet élément qui l'avait le plus bouleversé. Car il interdisait le moindre doute sur la réalité matérielle de l'expérience.

Pour Michèle également, il n'y a pas de place pour le doute. Mais elle peine à trouver les mots.

— Vous vous souvenez de ce que vous avez ressenti ?

— Quand j'ai vu ce nuage se dessiner, apparaître, c'était pour moi... je me suis dit que Julie avait senti notre douleur, et elle était là. Mon mari était tellement mal, j'ai dit à Julie : « Papa, ça ne va

pas du tout ma puce. Fais quelque chose ». Alors elle s'est déplacée, elle a fait le tour du lit, et elle est allée le prendre dans ses bras, et l'a serré, serré contre elle. Je ne sais pas si tu t'en souviens, le lendemain, je t'ai demandé : « Tu l'as senti ? » Il n'avait rien senti.

Henri-Gérard dirigeait une entreprise à laquelle il consacrait toute sa vie, chaque jour commençant à 3 heures du matin, pour achever à 22, voir 23 heures. À tel point qu'il ne voyait sa fille que pendant les vacances. Mais cinq ans avant la mort de Julie, un événement tragique lui a fait totalement reconsidérer les priorités de son existence : un accident qui plongea sa filleule Delphine âgée de 15 ans, la fille de sa sœur dont il est très proche, dans le coma. Un véritable traumatisme.

Du jour au lendemain Henri-Gérard déserte son bureau pour être au chevet de Delphine, dont le cas semble sans espoir, au point que les médecins préconisent l'arrêt des soins.

— Les médecins veulent la débrancher. Je laisse tout tomber. C'était la première fois depuis que j'avais créé mon entreprise. Je n'y vais plus. Et tous les jours à la place je vais à l'hôpital avec ma sœur, mon beau-frère et Guy, un ami. Tous les jours.

La sœur d'Henri-Gérard et son beau-frère se résignent, et acceptent de *laisser partir* Delphine. Mais inexplicablement Henri-Gérard et Guy s'y opposent avec une détermination qu'Henri-Gérard ne comprend pas sur le moment.

— Non, on ne la débranche pas, quoi ! Mais quand les parents disent : « oui, tu la débranches », et moi qui ne suis pas son père : « Tu ne la débranches pas », il fallait de la conviction quand même.

Alors on ne *débranche* pas Delphine. Elle reste près de quatre mois en réa. Et contre toute attente, elle en sort, ne conservant que des séquelles mineures. Aujourd'hui Delphine est maman d'une petite fille.

Ces mois en réanimation, décident Henri-Gérard à totalement changer sa vie. Du jour au lendemain, il délègue totalement la

gestion de son entreprise, et s'occupe de Julie à temps complet. Elle était alors, et depuis quatre années, pilote de karting sur le circuit international.

— Franchement, à l'accident de Delphine, j'ai pris un choc. Il y a eu une rupture, et je me suis dit : « occupe-toi de Julie maintenant » quoi. Et du coup, pendant les cinq ans qui ont suivi, avec Julie, on a été toujours ensemble. Nos liens ont été encore plus forts. Cet amour, il a été plus fort...

— Après l'accident avec Delphine, est-ce un raisonnement qui vous conduit à penser que vous consacrez trop de temps à votre boulot, et qu'il faudrait en consacrer plus à Julie ? Ou est-ce quelque chose de plus...

— Non, non, ce n'est pas un raisonnement du tout, c'est à l'intérieur. Si vous voulez... disons que pendant les quatre mois de l'hospitalisation de Delphine, j'ai été plus en contact avec ma conscience qu'avec mon cerveau.

— Ça veut dire quoi « plus en contact avec ma conscience qu'avec mon cerveau » ?

— Ça veut dire que je recevais plus des choses à travers ma conscience, que par mes pensées. Enfin, quand je dis « ma conscience », je pense surtout que c'était ma grand-mère maternelle qui me guidait. Ce n'est pas rationnel de dire : « ne la débranchez pas ». Avec le cerveau, on ne dit pas « ne la débranchez pas ».

— Et vous avez convaincu votre sœur en plus ! Mais que voulez-vous dire quand vous évoquez le fait que votre grand-mère vous guidait ?

— J'ai convaincu ma sœur, mon beau-frère, ainsi que le docteur (rire). Aujourd'hui, si je raisonne, je me dis que je suis fou d'avoir fait ça. Et si elle était restée légume ? Mais voilà, ce n'était pas mon cerveau. C'était ma grand-mère. C'est elle qui m'a élevé et m'a toujours guidé lorsqu'elle était dans ce monde, et elle a continué depuis l'autre côté. Je ne sais pas vous l'expliquer, c'est ce que je sens. Elle m'a toujours envoyé des

signes depuis l'au-delà, mais je n'ai réellement commencé à en prendre conscience qu'au moment de l'accident de Delphine. Je suis convaincu que c'est elle qui m'a guidé en me disant de ne pas la débrancher.

Étonnant ces mots d'Henri-Gérard ! Lui et son épouse ne sont pas pratiquants, mais cette relation avec sa grand-mère est comme une évidence pour Henri-Gérard. Une évidence non raisonnée. Ses ressentis liées à cette grand-mère s'accompagnent d'un sentiment de justesse, même s'il ne parvient pas à mettre de mot dessus. Cette grand-mère si importante, qui murmure à travers *vijnanamaya kosha*, le corps d'intuition d'Henri-Gérard.

Mais tout se ferme à la mort de Julie. Le décès de sa fille est un cataclysme. Il éteint littéralement Henri-Gérard. Toute sa vie s'efface, jusqu'au souvenir de l'accident de Delphine, et ce qui s'était passé. Cette sensation si nette auparavant que sa grand-mère le guide depuis l'au-delà. Tout disparaît. Henri-Gérard ne pense qu'à mourir, rejoindre sa fille. Plus rien d'autre n'existe. Un homme va jouer un rôle fondamental durant cette période, un ami de toujours, Jean-Michel, qui était aussi le mécanicien de Julie. Il est présent tous les jours, et le maintien en vie. En dehors de cet ami, Henri-Gérard est devenu totalement étanche au monde extérieur, comme à son monde intérieur.

— Je suppose que ma grand-mère et Julie essayaient de me contacter, mais j'étais complètement fermé.

Le sujet de la vie après la mort s'immisce dans l'existence de Michèle et Henri-Gérard par le biais d'un premier livre, *Karine après la vie* de Didier Van Cauwelaert. Une enquête émouvante sur des parents ayant perdu leur fille Karine, et qui vont entrer en contact avec elle. Michèle le lit, puis le passe à son mari. Henri-Gérard l'ouvre, mais à reculons. Il n'est pas en état.

— C'est le premier que j'ai lu. Mais bon, à ce moment je ne suis pas convaincu hein.

Lui et Michèle commencent à fréquenter des associations de parents ayant perdu un enfant, et découvrent différentes

techniques utilisées pour contacter les défunts. La médiumnité, l'écriture automatique, ou encore la *transcommunication instrumentale* (TCI) qui désigne un ensemble de pratiques visant à capter d'éventuels messages de défunts à l'aide d'appareils électroniques comme des radios, des enregistreurs ou des ordinateurs. Au cours de mes enquêtes j'ai rencontré des personnes pratiquant la TCI, et j'ai écouté de nombreux enregistrements. Si parfois les « messages » peuvent s'expliquer par des interférences, des biais cognitifs ou des interprétations subjectives, il en est d'autres totalement stupéfiants de netteté, et parfaitement inexplicables. Des mots, et parfois des phrases entières clairement et indiscutablement audibles

L'écriture automatique quant à elle consiste à écrire sans contrôle conscient, en laissant sa main s'exprimer librement. Elle est souvent associée au mouvement surréaliste initié par André Breton, mais comme avec la TCI, les « messages » reçus ainsi, et attribués à des défunts, sont parfois vraiment intrigants et inexplicables tant des détails sont précis.

Au début, Henri-Gérard est très circonspect. Pour ne pas dire plus. En fait, il n'y croit pas une seconde. Mais il fait la démarche car il a quand même été intrigué par le livre de Van Cauwelaert, et il a besoin de vivre lui-même les choses. Et puis il y a cette espérance : si Julie est encore vivante quelque part et qu'il peut en avoir la preuve, cela signifie qu'il ne l'a pas réellement perdu, et il le sait, ça le reconnectera à la vie.

Henri-Gérard a besoin de vivre lui-même les choses pour y croire, et il va commencer à faire certaines expériences troublantes. Une en particulier le choque profondément. Un jour, une maman avec qui ils se sont liés d'amitié, et qui a elle-même perdu son fils, Brice, d'un accident de moto, les appelle et leur dit avoir reçu pour eux un message de Brice en écriture automatique. Elle leur lit ce qu'elle a écrit : « Julie va vous envoyer un message par la télé, des cœurs rouges ». Le soir-même, la télé est allumée chez les parents de Julie. Henri-Gérard n'y prête pas attention,

c'est Michèle qui comprend la première. Sur l'écran est diffusé un film français, *Les Sœurs Soleil*. L'acteur principal, Thierry Lhermitte, y interprète un personnage qui s'appelle Brice. Et soudain, au moment où Michèle passe devant la télévision, une jeune fille apparaît, portant une énorme paire de boucles d'oreille en forme de... cœurs rouges. Cette « coïncidence » est un vrai électrochoc pour Henri-Gérard.

— Là c'est le choc putain ! On se dit... il y a vraiment quelque chose.

« Il y a quelque chose », en effet. Henri-Gérard ne s'explique pas cette synchronicité si improbable. D'abord de message d'un défunt leur disant que Julie va leur envoyer un signe « à la télé », avec « des cœurs rouges », et quelques heures après, ces boucles d'oreille en forme de cœur rouge dans un film diffusé, à la télé... La psychologie nous dit que l'être humain est particulièrement enclin à fabriquer du sens sur des coïncidences, on parle de pensée magique, ou de biais de confirmation, mais là, je dois avouer que l'on n'est clairement pas dans ce registre.

Sabrina et moi allons trouver ce film, et le visionner. Les boucles d'oreilles apparaissent bel bien dans une scène, portées par un personnage secondaire, et le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sont pas discrètes ces boucles d'oreille en forme de cœur : elles sont énormes, et impossibles à louper. Ce « signe » a un effet extrêmement positif pour Henri-Gérard.

— Je faisais beaucoup de sport avec Julie avant. Je l'entraînais pour le kart. On allait courir, et du coup je reprends... enfin doucement. Un matin je refais le parcours que l'on avait l'habitude de faire ensemble, mais cette fois sans courir, parce que j'étais fracassé.

— Fracassé ?

— Avec tout l'alcool et les médicaments que je prenais... Donc je marchais, j'essayais un peu de courir. Et puis j'ai un appel sur mon téléphone, mais le temps que j'attrape mon portable, il est passé sur messagerie. Je l'écoute, et j'entends : « Papa, c'est Julie,

demain on va bruncher tous les trois ». Je m'arrête stupéfait. Je cours à la maison, je le fais écouter à Michèle. « Ah putain je dis, Michèle, elle est là Julie hein ! »

— C'était la voix de votre fille ?

— Non, non. C'était manifestement une Julie qui laissait un message à son père, mais pourquoi ce message arrive-t-il sur mon numéro ??? Avouez que ce n'est pas banal ?

— Vous ne connaissiez pas le numéro ?

— Pas du tout, inconnu. C'est un truc de fou quoi.

Ces expériences, ces signes, ce message ramènent lentement Henri-Gérard à la vie. Mais le traumatisme est énorme. Il est habité de colère. En souffrance totale.

Lui et Michèle découvrent une association pratiquant la TCI, à Montpellier. Ils s'y rendent, rencontrent le père Brune, spécialiste du sujet, ainsi que des médiums, mais les médiums, ce n'est pas son truc à Henri-Gérard. Apprenant leur deuil, les responsables de l'association leur proposent de participer le lendemain à une séance de TCI avec quelques autres parents.

— Donc le lendemain on est six couples. Je n'ai rien dit à Michèle, mais toute la nuit je me suis répété : « je veux savoir si Julie est heureuse », le reste, je m'en fous. Et quand ça vient à nous, ils déroulent la bande, et tout le monde entend : « heureuse ». Là, ça commençait à être vraiment... Bon là, je sais que je n'ai pas perdu ma fille.

Cette expérience de TCI marque un nouveau tournant. Immédiatement, Henri-Gérard achète un magnétophone, un bon micro et se lance de l'expérimentation.

— Mais rien. Je n'avais rien, putain. Je prends un logiciel de son que je mets sur l'ordinateur et je recommence. Toutes les nuits de trois heures à sept heures du matin, sur mon ordinateur, j'essayais d'avoir des trucs. Ça me rendait fou.

— Pourquoi ça vous rendait fou ?

— Il y avait tellement de tout. C'était l'enfer. Tellement de trucs mauvais. Beaucoup de mauvaises énergies. Pour faire ce que

j'ai fait, il fallait vraiment le vouloir. Franchement, c'était un truc... je me demande comment j'ai fait pour tenir. Ça me prenait beaucoup d'énergie, c'était épuisant et ce n'était pas plaisant du tout. Heureusement que j'avais mon ami Jean-Michel, sans lui j'aurais perdu pied.

— Je ne comprends pas, pourquoi alors le faisiez-vous ?

— Parce que je voulais que Julie... Il fallait que je le fasse, je ne sais pas pourquoi. J'avais eu le « heu-reuse » quoi !

— Vous vouliez plus de messages...

— Voilà...

Je suis très partagé sur la TCI. J'ai entendu beaucoup de choses à son sujet, des choses très positives, notamment lorsque j'en discutais avec le Père Brune qui était très enthousiaste. Mais j'ai recueilli aussi beaucoup de témoignages laissant un sentiment plus ambigu. Je ne mets pas en doute la possibilité d'un contact avec l'au-delà par ce biais. Cependant deux points me gênent.

En premier lieu, l'addiction que cela peut déclencher. Comme nous l'avoue Henri-Gérard, on veut toujours plus, un autre message, puis encore un autre, plus long, plus clair, une nouvelle preuve, encore. Et cela devient une addiction. Et plutôt qu'aider le processus d'intériorisation de la relation avec le défunt, si centrale dans le chemin de deuil, ça le fige. On est alors, sans nécessairement s'en rendre compte, dans une forme d'évitement, d'escamotage du deuil. Et comme nous le confie Henri-Gérard, ce qui devrait être un réconfort et en réalité souffrant.

L'autre point est plus obscur, mystérieux, mais ouvre sur une réalité qu'il est important de prendre en compte, surtout lorsque la souffrance de la perte accroît notre fragilité émotionnelle, notre vulnérabilité, et notre porosité psychique : quelles portes ouvrons-nous avec ces pratiques ? Quelles énergies sont en jeu ? La fréquence extrêmement élevée des séances ne laisse-t-elle pas des ponts ouverts qui ne devraient pas l'être autant ? Surtout quand on ne maîtrise rien, car on ne connaît rien de la nature de ces réalités spirituelles. Autour de nous, il y a de l'ombre et de la

lumière. Sur cette belle planète se rencontrent la beauté, comme l'horreur. Il suffit de suivre l'actualité pour s'en convaincre. On sait que certains endroits, certains individus sont dangereux. L'ombre et la lumière se retrouvent également de l'autre côté, car le « monde des morts » est le prolongement, le miroir du monde matériel dans lequel nous évoluons. Dans notre réalité d'incarnation nous parvenons en général à éviter les zones d'ombre, comme les personnes toxiques, parce que nous savons les identifier. Mais nous ignorons tout des dimensions plus subtiles de la réalité, et des énergies qui s'y déploient. Énergies lumineuses, mais aussi joueuses, taquines, voir toxiques parfois. Par « énergies toxiques », nous voulons parler de ces esprits, ces âmes *temporairement* égarées et apeurées, plongées dans la confusion des métamorphoses qu'elles traversent. N'entendez pas nécessairement « démons », mais pensez plutôt à ce type alcoolisé qui vient vous tourner autour dans un RER vide, à minuit. Il peut certes s'agir d'un criminel dangereux, mais dans l'immense majorité des cas, c'est simplement un être confus, pas méchant, juste bien lourd.

Des types un peu lourds, il y en a de l'autre côté. Ils traînent, sans comprendre trop ce qu'ils font là, et en attendant, dès qu'ils voient de la lumière, ils s'incrument. La TCI ou le Ouija par exemple, sont susceptibles de créer des appels d'air pour relous spirituels de cette sorte. Et parfois c'est plus sérieux. D'où, méfiance.

Malgré sa souffrance, Henri-Gérard reste un homme équilibré, et solide. Et il peut compter sur son ami Jean-Michel pour tenir le cap quand lui sent perdre pied. C'est ce qui le sauve, et empêche que les énergies toxiques auxquels il s'est inconsciemment frotté, restent collées à lui et l'envahissent psychiquement.

En l'entendant nous parler de ces deux années lors desquelles il s'adonne à la TCI, nous percevons que cela a représenté pour lui. « Je me demande comment j'ai fait pour tenir. Ça me prenait beaucoup d'énergie, c'était épuisant et pas plaisant du tout. »

Nous ne sommes pas surpris qu'il ne veuille pas s'étendre, et garder de cette période les rares messages importants reçus de sa fille, et qui ont joué un rôle considérable et positif dans son travail de deuil. Le premier a été la demande de sa fille de créer une fondation.

— Julie adorait les enfants. Elle étudiait la gestion d'entreprise, elle voulait être pilote de kart professionnel, mais elle me disait toujours : « je veux m'occuper des enfants. Je veux faire pilote de kart, mais aussi m'occuper des enfants ».

— Ah oui ?

— Donc j'ai créé une fondation appelé *Julie Tonelli pour l'enfance* pour venir en aide aux enfants en difficulté. Mais ensuite elle m'a dit : « Tu vas faire du sport auto pour promouvoir la fondation. Et aussi pour que tu te remettes comme il faut. » Je n'avais pas envie. J'étais une loque humaine. Mais elle insistait. Elle insistait régulièrement, quoi.

— Quand vous dites qu'elle insistait, à travers la TCI ?

— Oui. Et donc j'ai fait du sport auto. Pour ça, je me suis préparé pendant un an et demi. J'ai arrêté les cigarettes, l'alcool, sport tous les jours, sur les circuits tous les jours. Et je suis devenu pilote. « Fais la fondation » et « va courir », les deux trucs clairs qu'elle m'a demandés et qui me guident. Elle m'a donné une direction. Ça c'était quelque chose de solide. Puis j'ai arrêté la TCI du jour au lendemain quand Julie m'a dit : « Arrête ! »

— Vous étiez heureux d'arrêter la TCI ?

— Oh oui. Elle ne me l'a pas dit deux fois ! Donc sport auto. C'est un truc extrêmement difficile. Très fatigant. J'ai commencé à 53 ans. Partir sur les circuits, y passer du jeudi au dimanche soir. Les essais, les courses, tout ça. Quand on arrivait sur les courses, j'avais un petit scooter, mon chien Vortex montait dessus et on faisait le tour de tous les paddocks ensemble. On allait distribuer les papillons de l'association de Julie, les casquettes, les t-shirts, ce qui fait que tout le monde, tous les pilotes sur le circuit, portaient les couleurs de Julie. Michèle s'occupait des envois par

la poste, nous avons distribué plus 700.000 articles à travers le monde pour les pilotes, du karting à la Formule 1.

— À quel âge votre fille avait-elle commencé le karting ?

— Tard, dix, onze ans.

— C'est tard dix ans ?

— Pour être pilote professionnel il faut commencer à quatre, cinq ans. Mais elle était douée. Elle aurait fait une carrière incroyable. Elle était vraiment douée.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle vous ai incité à faire de la course automobile ?

— Parce que sur les circuits, je re-rentrais dans le monde de Julie. Et aussi parce que ça m'a fait bouger. Attendez ! j'étais obligé. Pilote de sport auto, franchement, il faut être en pleine forme. Pendant un an et demi, j'ai fait du sport à outrance. Régime, diététicienne, j'ai perdu 10-12 kilos. Je me suis mis au top quoi. J'ai arrêté de fumer sans rien, du jour au lendemain, j'ai arrêté de boire, point final. La volonté c'est quelque chose que je connais. Quand j'ai commencé à rouler, physiquement, j'étais au top. J'ai roulé jusqu'à 64 ans.

C'est sur un circuit automobile qu'Henri-Gérard va recevoir un deuxième message de sa fille. Il est en train de participer à un championnat d'Europe en Allemagne, à Oschersleben, et pense à tout laisser tomber. Il est fatigué, il n'en peut plus du rythme extrêmement soutenu qu'il s'impose.

— Je me dis qu'à la fin des essais et des chronos, je fais mes bagages, je prends l'avion, je rentre en France et j'arrête tout. Mais quand j'arrive dans le motor-home, j'ai ça :

Henri-Gérard lance un enregistrement sur son téléphone. On entend très distinctement une voix féminine dire « Papa ». Sabrina et moi sommes tous les deux impressionnés. Il remet l'enregistrement plusieurs fois. Un message inexplicablement arrivé sur son téléphone, sans numéro, sans rien : « Papa ».

— On dirait qu'elle s'est donnée du mal votre fille.

— Oui, parce que moi j'étais comme vous, très rationnel et je ne croyais en rien quoi. Mais bon là, j'étais tellement fatigué qu'elle s'est dit : « Il faut que je lui mette un gros coup parce que sinon, il va s'arrêter » (rire). Nous aujourd'hui on est sûr à mille pour cent que Julie est de l'autre côté, et qu'elle est heureuse.

Du temps où il était chef d'entreprise, Henri-Gérard avait découvert la relaxation, une technique donnée par son psychiatre alors qu'il souffrait d'hypertension. Des années après la mort de Julie, il tombe un jour par hasard sur un livre du Dalaï-Lama. Un livre invitant à lutter contre la colère, intitulé *La Grande paix de l'esprit*. Sa lecture l'inspire au point qu'il se lance dans la méditation. C'est devenu sa routine vertueuse quotidienne : dix minutes de relaxation, suivi d'un temps de méditation.

— Et aujourd'hui, plus de colère, plus de souffrance. Par la méditation, je me suis apaisé petit à petit. Bon, après j'ai Julie tous les jours. Je l'entends, je la sens, Michèle aussi la sent. La communication avec Julie est venue avec le calme intérieur.

— Comment vous l'expliquez ?

— L'amour de Julie. Il n'y a que ça, pour Michèle aussi. Je suis persuadé que c'est un amour éternel.

— Vous vous sentez apaisé aujourd'hui ?

— Oui, tout va bien. Je suis heureux d'avoir Julie dans ma vie. De sa naissance à aujourd'hui, je prends tout. Même la souffrance que j'ai eue.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je résigne, même s'il faut en repasser par tout ça ! Oui, je résigne demain. Vous avez, quand j'étais petit, j'étais exactement comme je suis aujourd'hui. Mais quand j'étais chef d'entreprise, j'étais le plus gros con de la Terre. L'entreprise, c'est un truc... On est obligé de faire des choses que l'on ne veut pas faire. Licencier des gens, faire tous ces trucs-là. Moi, j'ai une volonté de fer, et donc quand je veux faire un truc, je le fais et j'écrase tout ce qui est sur mon passage. Donc, j'ai écrasé des tas

de gens. Je me haïssais. C'est pour ça que quand Delphine a eu l'accident, j'ai repris conscience de qui j'étais, et de ce que je faisais. C'est pour ça que j'ai arrêté. Ça ne me plaisait pas du tout. J'étais devenu un con, et aujourd'hui, je redeviens comme quand j'étais petit : pur. Aujourd'hui, je me plais, j'aime ce que je fais, la façon dont je le fais.

— Vous vous sentez bien avec vous-même ?

— Oui (long silence). Ça c'est Julie, que j'aime et que j'admire depuis toujours et pour l'éternité. Ce qu'elle fait pour Michèle et moi depuis 24 ans est exceptionnel. C'est à l'image de ce qu'elle a été durant 19 ans, une fille adorable et extraordinaire. J'ai beaucoup souffert, mais il fallait que je souffre pour retrouver ce que j'ai aujourd'hui...